suffisances que nous croyons remarquer dans certains domaines littéraires. Rome a eu comme la Grèce un grand public ouvert, accueillant aux idées, sensible aux recherches artistiques, un public que Térence prenait pour juge entre lui et ses rivaux, dont Cicéron estimait la présence indispensable à l'inspiration de l'orateur. Qu'est-il devenu? A l'époque impériale, il réclame « du pain et des cirques ». On accuse la corruption du régime. Ne serait-il pas juste aussi de s'en prendre à la conception romaine de la littérature? A mesure que le cercle se fermait, que l'œuvre d'art se séparait des préoccupations de la foule, la grande production disparaissait. C'est quasi miracle que ce peuple ait pu s'enthousiasmer pour Virgile comme nous l'apprend Tacite; Horace, Tibulle, Properce n'écrivaient pas pour lui; Tite-Live n'avait aucun moyen de l'atteindre, alors qu'il n'existait plus de panégyries dans lesquelles un historien pût se révéler à la multitude. Bref, c'est l'inanition à laquelle elle était livrée qui a réduit cette multitude aux grossiers aliments qu'on lui reproche. Au premier siècle de l'ère chrétienne, le support de la littérature doit être cherché dans le cercle littéraire et non plus dans le grand public du théâtre et des assemblées qui n'existe plus. Il fallait donc se hâter de faire l'histoire du public romain pendant la courte période durant laquelle il a été peut-être le plus varié et le plus complet.

A. GUILLEMIN.

IV

LA « MAITRESSE » DE VIRGILE

PAR J. HUBAUX
Professeur à l'Université de Liége

Dans sa troisième Bucolique, Virgile met en scène deux bergers qui commencent par se quereller avant d'entamer un tournoi amébée. Au v. 17, Ménalcas riposte en ces termes à Damoctas, qui l'avait accusé d'un acte de mauvais gré :

> Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
> excipere insidiis, multum latrante Lycisca?

Et cum clamarem : « Quo nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus ! », tu post caricta latebas[1].

Cette histoire de bouc volé est inspirée de l'Idylle V de Théocrite (v. 15 et suiv.), où des pâtres se traitent mutuellement de voleur, et les commentateurs modernes n'ont pas manqué d'établir le rapprochement[2]. Mais Servius, ou plutôt des scholiastes plus anciens que lui, dont il nous a transmis l'opinion, avaient cru reconnaître dans les vers qu'on vient de lire une allusion à tout autre chose qu'aux altercations violentes des bergers théocritéens. On lit, en effet, dans Servius, au v. 20 : *Post carecta l. sane hoc loco superfluam uolunt esse allegoriam, dicentes rem nusquam lectam de Vergilio. aiunt enim hoc : Varus, tragoediarum scriptor, habuit uxorem litteratissimam, cum qua Vergilius adulterium solebat admittere, cui etiam dedit scriptam tragoediam, quam illa marito dedit tamquam a se scriptam. hanc recitauit Varus pro sua : quam rem dicit Vergilius per allegoriam : nam tragoediae praemium caper fuerat :* Horatius : *carmine qui tragico uilem certauit ob hircum. sed melius simpliciter accipimus : refutandae enim sunt allegoriae in bucolico carmine, nisi cum, ut supra diximus, ex aliqua agrorum perditorum necessitate descendunt.* « [D'aucuns] veulent voir dans ces vers, sans aucune bonne raison, une allégorie, rapportant, au sujet de Virgile, une chose qu'on ne lit nulle part. Voici ce qu'ils disent : Varus, le poète tragique, eut une femme extrêmement cultivée, avec laquelle Virgile entretenait des rapports adultères et à laquelle, même, il donna, après l'avoir écrite, une tragédie que cette femme remit à son mari, comme une œuvre qu'elle aurait écrite elle-même. Varus lut cette pièce en public et la donna pour une œuvre de lui. Virgile évoque cette histoire au moyen d'une allégorie. En effet, le prix de la tragédie avait été un bouc. Horace : *Carmine qui tragico uilem certauit ob hircum.* Mais, pour notre part, nous préférons prendre le texte tout simplement. Il faut en effet, rejeter l'hypothèse de l'allégorie dans un poème bucolique, si ce n'est, comme nous l'avons dit plus haut, dans le cas où elle s'impose nécessairement, pour expliquer quelque histoire de champs perdus. » Cette dernière re-

1. « Ne t'ai-je pas vu de mes yeux, gredin, essayer d'attraper au piège le bouc de Damon, malgré les aboiements répétés de Lycisca? Et comme je criais : « Où « se sauve-t-il, celui-là? Tityre, rassemble les bêtes! », toi, tu te cachais derrière les carex. »

2. A. Cartault, *Étude sur les Buc. de Virg.*, p. 129 et suiv.

marque est souvent citée ; on peut, certes, trouver qu'elle est formulée d'une façon quelque peu sommaire, mais, comme on va le voir, il y a des cas où elle s'avère singulièrement pertinente.

Il n'est pas indifférent, avant d'aller plus loin, d'observer que Servius rapporte cette étrange aventure à propos du vol d'un bouc. Les interprètes dont il réfute l'opinion glosaient les mots *caprum excipere insidiis* des v. 16 et 17. C'est pourquoi, bien qu'il renvoie à un texte d'Horace où il est question d'un *hircus*, Servius, dans son résumé, a soin de reprendre le mot *caper* : *nam tragoediae praemium caper fuerat.* Donc, nous pouvons reconstituer assez exactement l'interprétation « allégorique » un peu écourtée par Servius : Virgile, dans sa troisième Églogue, a fait dire par un berger à un autre berger : « Tu as essayé de voler un bouc », parce que Varus, en s'appropriant une tragédie écrite en réalité par Virgile, avait dérobé à ce dernier le fruit de son travail. On sait d'ailleurs qu'un bouc avait jadis été l'enjeu des concours entre poètes tragiques. A ces données venait s'en ajouter une autre, d'un caractère encore plus déconcertant : Virgile aurait donné cette tragédie à sa maîtresse et celle-ci l'aurait remise à son mari Varus, en lui affirmant que le poème était d'elle. Varus pouvait fort bien la croire sur ce point, car cette épouse infidèle, qui le trompait avec son meilleur ami, était elle-même ce qu'on appelle aujourd'hui une femme de lettres : *uxor litteratissima.*

Cette histoire de tragédie détournée, en raison même, semble-t-il, de son caractère saugrenu, eut beaucoup de succès auprès des scholiastes et des biographes anciens. Seulement, par malheur, ils se sont trouvés en présence de deux personnages à peu près homonymes et tous deux amis de Virgile : *Varus*, à qui est dédiée la sixième Églogue, et *Varius*, le poète tragique. Inévitablement, dans ce cas comme dans les autres, une confusion se produisit et c'est pourquoi nous trouvons l'ami indélicat qui s'approprie la tragédie, appelé chez les uns Varus, chez les autres Varius.

Donat, dans sa *Vie de Virgile* (Hagen, *Jahn's Jahrb. Suppl.*, 4, 741), nous fournit une précision nouvelle et importante : « Bien qu'on ait publié un grand nombre de ψευδεπίγραφα, c'est-à-dire [d'œuvres publiées], à cause d'une inscription erronée, sous le nom d'un autre auteur, telles que le *Thyeste*, tragédie de notre poète, que *Varius* édita sous son nom à lui, et d'autres de ce genre, cependant il n'y a pas l'ombre d'un doute que les *Bucoliques* soient de

Virgile, d'autant plus que le poète lui-même, comme s'il avait eu cette crainte, a attesté, dans un autre poème encore, que le début de cette œuvre était bien de lui, en disant (*Georg.*, 4, 565-566) :

> Carmina qui lusi pastorum audaxque iuuenta
> Tityre, te patulae cecini sub tegmine fagi. »

Texte utile à plus d'un titre et dont j'ai déjà montré l'importance relativement au problème des *pseudo-Vergiliana*[1]. On peut, certes, regretter que la rédaction de cette note soit aussi embrouillée[2], mais il n'est cependant pas douteux que les mots *huius poetae* se rapportent à Virgile. L'essentiel pour nos présentes recherches est que la *Vita* de Donat nous donne le titre de la tragédie que Varius se serait indûment appropriée : *Thyeste.* Il n'est plus question ici du rôle à la fois obscur et scabreux qu'aurait joué Plotia Hieria dans l'affaire de la pièce volée. Pourtant, Donat connaît, lui aussi, la bizarre intrigue rapportée par Servius. Voici, en effet, ce qu'il écrit dans le paragraphe où il traite des mœurs de Virgile : *Vulgatum est consuesse eum et cum Plotia Hieria. Sed Asconius Pedianus adfirmat ipsam postea maiorem natu narrare solitam, inuitatum quidem a Vario ad communionem sui, uerum pertinacissime recusasse.* L'aventure est tellement incongrue que les modernes, à ma connaissance du moins, ne se résignent pas à traduire ce texte souvent cité. Voici comment je le comprends : « On a raconté qu'il avait une liaison avec Plotia Hieria[3]. Mais Asconius Pédianus affirme qu'elle-même, dans la suite, devenue plus âgée, racontait fréquemment qu'à vrai dire [Virgile] avait été invité par Varius à la partager avec lui, mais qu'il avait refusé avec la plus grande obstination. » Dans mon étude *Les thèmes bucoliques dans la poésie latine* (p. 78 et suiv.), j'ai proposé une explication nouvelle de ce malentendu. Je la résume ici brièvement. D'après moi, si les scholiastes et les biographes ont cru que Virgile et Varius ont eu la même

1. Cf. mon étude *Les thèmes bucoliques dans la poésie latine* (Bruxelles, Lamertin, 1930), p. 103.

2. « Verba *falsa inscriptione* interpolata esse uidentur » (Thilo, p. 741).

3. Ribbeck croyait lire, dans le manuscrit de Berne, *plotia gleria*, ce qui l'a amené, dans ses *Prolegomena critica ad P. Vergili Maronis opera*, p. 101, à corriger en *Galeria*, mais voyez la préface de cet ouvrage, p. VI et suiv., où les témoignages relatifs à Plotia Hieria sont discutés, d'une manière d'ailleurs fort confuse. Cf. un éloquent plaidoyer pour la conception idéaliste que les amis napolitains de Virgile se faisaient du grand poète en l'appelant *Parthenias* (Donat, *Vita*, 11) dans le beau livre du P. A.-E. Polit, *Virgilio, el poeta y su mision providencial*, Quito, 1932, p. 293 et suiv.

maîtresse, c'est parce qu'ils ont mal compris l'épigramme que Domitius Marsus, poète contemporain de Virgile, avait composée contre le méchant Bavius, assez rudement attaqué par Virgile lui-même dans l'Églogue III (v. 90). Voici cette épigramme, telle qu'elle nous a été transmise par Philargyrius (édit. Hagen, p. 65) :

Omnia cum Vauio communia frater habebat
unianimi fratres sicut habere solent :
rura, domum, nummos, atque omnia, denique ut aiunt,
corporibus geminis spiritus unus erat.
Sed postquam alterius mulier † ... concubitum
nouit, deposuit alter amicitiam
† et omnia tunc uia tunc desoluta omnia noua
† regna duos accipiunt.

Ici encore, je traduis tout ce que je puis comprendre de ce texte rempli de croix : « Vavius et son frère avaient tout en commun, comme c'est le cas en général pour des frères qui sont parfaitement d'accord : champs, maison, argent et tout, bref, comme on dit, c'étaient deux têtes sous le même bonnet. Mais, lorsque la femme de l'un des deux... l'eut trompé avec l'autre (?), celui-ci perdit son amitié et tout, dès lors, fut rompu entre eux deux. »

J'ai supposé, pour expliquer en partie le malentendu, qu'Asconius Pédianus, dans son *Liber contra obtrectatores Vergilii*, avait cité cette épigramme de Domitius relative à ce Bavius, qui paraît avoir été un des principaux adversaires littéraires de Virgile. L'hypothèse n'a rien que de vraisemblable : on ne voit guère à quelle autre source pourrait bien remonter cette citation topique d'un poème satirique contre Bavius.

Transmise d'un scholiaste à l'autre, défigurée par de nombreuses graphies inintelligibles, l'épigramme a fort bien pu être rapportée à Varius, l'ami de Virgile, dont il est si souvent question chez les interprètes anciens. Il y a, en effet, peu de différence entre Vavius et Varius et, à cause de la confusion du B et du V, Philargyrius a écrit chaque fois Vavius au lieu de Bavius.

Tous ceux qui ont lu les scholies de Virgile doivent se rappeler les innombrables quiproquos auxquels a donné lieu le nom de Varius, sans cesse confondu avec celui de Varus. On se souvient, d'autre part, des longues controverses qu'a suscitées la théorie de Birt, qui faisait reposer toute l'authenticité du *Catalepton* sur le prétendu calembour *vario* de l'Épigramme XV, où il prétend voir

la signature à peine camouflée de Varius[1]. Il n'y aurait rien d'extraordinaire dans l'erreur du scholiaste ou du biographe qui, en lisant l'épigramme sur « Vavius » et son frère, aurait admis d'emblée qu'il s'agissait là de Varius et de Virgile. Car le *frater* dont il est question dans le poème ne paraît pas avoir été un frère consanguin : l'expression *deposuit alter amicitiam* était de nature à faire croire qu'il s'agissait d'une « amitié fraternelle[2] ». Or, c'est sous cet aspect que les scholiastes se représentaient l'amitié qui unissait Virgile à Varius. Voici, en effet, ce que disent les *Scholies de Berne* à propos du Varus de l'Églogue VI (Hagen, p. 794) : *Fuit autem Varus condiscipulus Vergilii quem fraterno amore dilexit.* Il n'est pas douteux que le scholiaste confonde, ici encore, Varus et Varius. Ce qui le prouve, c'est la note par laquelle il prétend fournir, au v. 13, la clef de toute la sixième Églogue : Silène, pour lui, c'est Virgile, et les deux gamins Mnasyllus et Chromis, qui viennent le surprendre, sont « Varus » et Tucca (Hagen, p. 795) : *Chromis et Mnasyllus... Allegorice condiscipuli Virgilii intelleguntur Varus et Tucca, qui Virgilium petierunt quasi Silenum carmen bucolicon scribere.* On s'explique fort bien ces identifications : du moment qu'on cherchait deux amis de Virgile, il était naturel qu'on tombât sur Varius et Tucca[3]. Mais voici qu'au v. 20 de l'Églogue VI apparaît un quatrième personnage, la Naïade Eglé. Curieux de voir si le scholiaste du *Bernensis* n'aura pas pensé, par hasard, à Plotia Hieria, qui se trouve porter le même gentilice que Plotius Tucca, on consulte la note du v. 20, et voici ce que, non sans quelque dépit, on peut y lire : Aegle, *allegorice Roma, quae illum blanda manu mulcebat.* Inexplicable ineptie, qui pourtant ne doit pas nous décourager, car, si nous avons la patience de nous reporter quelques lignes plus haut, nous retrouvons, dans les scholies de Berne, la toujours déroutante figure d'Hieria. Voici la note, telle que l'imprime Hagen : *Cantharus allegorice quidam uolunt Hieriam intelligi, Maecenatis ancillam, quae dicitur uinosa fuisse, quidam Vari amicam.*

Ainsi Plotia Hieria, finalement, n'était pas absente de ces scho-

1. Th. Birt, *Jugendverse und Heimatpoesie. Vergils*, Leipzig, Teubner, 1910, p. 142. Sur la valeur de cette coïncidence, cf. mon article *Une épode d'Ovide*, dans les *Serta Leodiensia*, Liége, 1930, p. 196.

2. Interprétation proposée par Schanz.

3. Cependant une première note des *Scholia Bernensia* hésitait entre le couple Varius-Pollion et le couple Tucca-Gallus : *Poeta se facit Silenum, Chromin et Mnasylum Varum et Pollionem, uel Cornelium et Tuccam.*

lies de Berne où tous nos personnages s'étaient, jusqu'ici, si curieusement retrouvés. Mais notre perplexité est portée à son comble lorsque nous apprenons qu'aux reproches d'infidélité et d'imposture qui lui étaient adressés, venait encore s'ajouter celui d'avoir aimé le vin plus que de raison : *dicitur uinosa fuisse.* Heureusement, lorsque nous nous reportons à l'apparat critique de Hagen, nous nous apercevons que *uinosa* n'est qu'une correction audacieusement insérée dans le texte. Le manuscrit a *ingeniosa*, ce qui nous reporte bien près de la note de Servius où nous lisons que « Varus », le poète tragique, avait une femme extrêmement cultivée, *uxorem litteratissimam.* Hagen a cru devoir corriger le mot *ingeniosa*, parce qu'il avouait ne pas comprendre comment les indications relatives à Hieria pouvaient se rapporter au mot *cantharus.* Je pense que, d'aucune façon, même en admettant la correction *uinosa*, on ne peut tirer une allégorie quelque peu cohérente d'une note où il est question d'une jeune femme, et qu'un scholiaste aurait prétendu rattacher à un vers où Virgile parlait tout simplement du grand vase à boire que tient en main Silène endormi (Buc. VI, 17) :

et grauis attrita pendebat cantharus ansa.

En revanche, si nous avons soin de garder l'intéressante épithète *ingeniosa* du manuscrit de Berne, et si nous débarrassons le texte imprimé par Hagen du verbe *intelligi* qui n'est qu'une addition de Müller, nous obtenons la note que voici (je la reconstitue d'après les indications fournies par Hagen dans son apparat critique) : CANTHARUS *allegorice quidam uolunt Ieram, Maecenatis ancillam, quae dicitur ingeniosa fuisse, quidam Vari amicam.*

Autant cette notice est inutile et absurde, si on la lit à la suite du mot *cantharus*, autant elle paraît opportune et en complète harmonie avec le système d'allégorie continue qui s'amorce, nous l'avons vu, à propos du v. 13, si on la suppose destinée à expliquer *Aegle.* Il me paraît probable qu'une erreur matérielle a fait remonter cette note quatre vers trop haut[1]. Du peu qui reste de la scholie relative à Aegle, on peut en tout cas tirer la certitude que, dans

1. Dans la scholie relative au v. 17, le mot *cantharus* apparaît quatre fois sous forme de lemme; au contraire, au v. 26, comme l'a remarqué Hagen, le lemme *huic aliud mercedis erit* a dû disparaître devant la note du manuscrit de Berne. Ce *Bernensis* présente un bon nombre d'erreurs matérielles analogues à celle par laquelle je m'efforce d'expliquer le déplacement d'une scholie du v. 20 au v. 17.

une rédaction moins embrouillée, le personnage de la Naïade était, lui aussi, interprété allégoriquement : *allegorice.*

Il faut citer, en regard de l'explication allégorique proposée par les scholies de Berne pour la VI^e^ Églogue, celle qu'avait esquissée Servius (édit. Thilo, III[1], p. 66) : *Et quasi sub persona Sileni Sironem inducit loquentem, Chromin autem et Mnasylon se et Varum uult accipi. Quibus ideo coniungit puellam, ut ostendat plenam sectam Epicuream, quae nihil sine uoluptate uult esse perfectum.* Rappelons que la pièce est dédiée à un Varus qui est nommé trois fois dans le poème. Servius s'abstient de donner un nom à cette *puella.* Cependant, le contexte indique qu'il la considère comme l'*amica* de l'un au moins des deux poètes. Les termes mêmes de l'Églogue étaient de nature à servir de fondement à la construction ébauchée ici par Servius, pour peu que celui-ci ait eu connaissance du bizarre roman d'amour dont Virgile et Varius auraient été les protagonistes. Virgile, en effet, présente ainsi la Naïade (v. 20) :

Addit se sociam timidisque superuenit Aegle.

Nous avons vu que le commentateur consulté par Servius a tiré parti d'un épisode de ce roman pour expliquer allégoriquement l'histoire du bouc volé dans l'Églogue III, mais, là non plus, Servius ne nommait pas l'*amica* commune de Virgile et de ce Varus dont il fait un poète tragique.

Servius, lui, ne cite nulle part Plotia Hieria, mais il connaît une *Leria puella,* que Virgile aurait aimée, après l'avoir reçue de Mécène, ainsi, du reste, que deux *pueri delicati,* Alexandre et Cébès. Cette fois, il s'agit d'expliquer les amours de Corydon, qui paraît avoir aimé successivement Amaryllis, Menalcas et Alexis. Servius, ad Buc. II, 15 : *Tres dicitur Vergilius amasse : Alexandrum et Cebeten cum Leria puella ; quos a Maecenate dicitur accepisse.* Philargyrius a retenu de tout ceci que l'Amaryllis de l'Églogue II était une ancienne servante de Mécène et qu'elle avait porté dans la vie réelle un nom comme Seria. Comme il fallait s'y attendre, il a conservé aussi un vestige de la notice relative à la maîtresse de Varius. Voici ce qu'il dit d'Amaryllis (Hagen, p. 109) : *Idest quidam uolunt Seriam, ancillam Maecenatis, quae dicitur ingeniosissima fuisse, quidam Vari amicam.*

Ainsi, Philargyrius paraît être tributaire de Servius pour l'identification de Leria-Seria avec Amaryllis, mais il semble aussi avoir

accolé à cette notice la deuxième partie de la scholie consacrée par les *Scholia Bernensia* à l'*Iera* du commentaire de l'Églogue VI, où elle expliquait, nous l'avons vu, non pas *Cantharus*, mais probablement Aegle : *Ieram, Maecenatis ancillam, quae dicitur ingeniosissima fuisse, quidam Vari amicam.*

C'est le moment de rappeler dans quel contexte apparaît, dans la *Vita* de Donat, la mention de l'amante de Virgile, Plotia Hieria, maîtresse du poète tragique « Varus » : *Maxime dilexit Cebetem et Alexandrum, quem secunda ecloga Alexim appellat, donatum sibi ab Asinio Pollione, utrumque non ineruditum, Cebetem uero et poetam. Vulgatum est consuesse eum et cum Plotia Hieria*, etc... On serait tenté de croire que certains éléments se sont « déplacés » soit chez l'un, soit chez les autres des anciens virgiliologues : d'un côté, c'est Pollion qui est le donateur des deux *pueri*, de l'autre, c'est Mécène qui est le maître de la *puella ;* d'une part, les deux éphèbes aimés par Virgile sont instruits et l'un d'eux même est poète, d'autre part, l'amante du poète est *ingeniosissima* ou *litteratissima.* En tout cas, en citant formellement l'Églogue II, Donat se rattache à l'école des allégoristes qui prétendaient retrouver dans la biographie de Corydon-Virgile non seulement Alexis-Alexandre, mais aussi Menalcas-Cebès et Amaryllis-Leria (ou Seria ou Hieria).

Peut-être n'est-il pas superflu que nous dressions une sorte de tableau de concordance où figureront les personnages que nous avons rencontrés jusqu'ici. Je ne prétends d'ailleurs pas les identifier les uns aux autres, mais simplement faire ressortir certaines analogies de situation. (Voyez page 353.)

De ces diverses données « biographiques » ou allégoriques, une grande partie, on le voit, peut être ramenée au scénario des deux églogues virgiliennes. Il reste, toutefois, l'histoire de la tragédie volée et ce singulier racontar d'après lequel cette tragédie avait été passée de Virgile à Varius par la femme qu'ils aimaient en commun. Même en faisant appel, comme j'y ai pensé, à l'épigramme de Domitius Marsus sur Vavius et son frère, il est impossible de retrouver l'origine de cette romanesque et peu édifiante aventure prêtée à Virgile. Car on ne peut pas supposer que c'est l'histoire du bouc volé, dans l'Églogue III, qui aurait inspiré à Servius l'idée d'inventer de toutes pièces l'anecdote de la tragédie dérobée et des amours adultères du poète. En effet, Servius lui-même rejette cette pseudo-allégorie élaborée par un de ses devanciers et présente

toute l'anecdote comme une histoire qu'il n'avait jamais lue nulle part. Cependant, dans une tradition scholiastique toute différente de celle des virgiliologues, voici que nous retrouvons, sinon le trio Virgile-Varius-Plotia Hieria, du moins l'histoire du vol dont « Varius » se serait rendu coupable pour s'approprier la tragédie de Thyeste.

Porphyrion, pour expliquer le vers suivant d'Horace (*Épître* I, 4, 3) :

Scribere quod Cassi Parmensis opuscula uincat,

nous fournit la notice qu'on va lire au sujet de Cassius de Parme : *hic est Cassius, qui in partibus Cassi et Bruti cum Horatio tribunus militum militauit. Quibus uictis, Athenas se contulit. Quintus Varius ab Augusto missus, ut eum interficeret, studentem repperit et perempto eo scrinium cum libris tulit. Unde multi crediderunt Thyesten Cassi Parmensis fuisse. Scripserat enim multas alias tragoedias Cassius.* « Ce Cassius est celui qui servit dans le parti de Cassius et de Brutus, aux côtés d'Horace, comme tribun militaire. Cassius et Brutus ayant été vaincus, il se rendit à Athènes. Quintus Varius, envoyé par Auguste pour le tuer, le trouva en train de travailler et, l'ayant tué, il emporta son coffre à livres avec ses livres. De là vient que beaucoup de gens ont cru que le *Thyeste* était de Cassius de Parme. En effet, Cassius avait écrit beaucoup d'autres tragédies. »

Notons que Porphyrion est seul à nous parler de ces nombreuses tragédies de Cassius de Parme. Glosant le même passage d'Horace, le Pseudo-Acron (II, p. 226, édit. Keller) nous présente Cassius comme un poète épicurien qui aurait cultivé divers genres littéraires, entre autres l'élégie et l'épigramme.

Dessau[1] et Schanz[2] expliquent le rôle prêté à Varius dans la notice de Porphyrion en supposant que ce dernier ou un scholiaste antérieur auront confondu le poète tragique Lucius Varius Rufus avec un Quintus Varus ou un Quintus Varius quelconque, à qui Auguste aurait confié la mission de tuer Cassius de Parme[3]. M. Herrmann[4] trouve que la version du vol de la tragédie *Thyeste*,

1. H. Dessau, *Prosopographia Imperii Romani*, Berlin, 1896, s. v. *Varius*.
2. M. von Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, II, 1, p. 198.
3. Porphyrio, ad Horat. epist. I, 4, 3.
4. L. Herrmann, *Les masques et les visages dans les Bucoliques de Virgile*, Bruxelles, 1930, p. 142, n. 7.

Virgile		Domitius Marsus	Asconius Pedianus	Donat-Suétone	Scholiastes cités par Servius, ad Buc. III, 20	Servius		Scholia Bernensia	Philargyrius
Buc. II	Buc. VI					ad Buc. II	ad Buc. VI		
Corydon	Silène	Frater	Virgile	Virgile	Virgile	Virgile-Corydon	Siron	Virgile-Silène	Virgile-Corydon
Amaryllis	Aegle	Mulier	Plotia Hieria	Plotia Hieria	Uxor litteratissima	Leria puella	puella	Jera (Cantharus ou plutôt Aegle)	Seria, servante de Mécène
Alexis	Varus, personnage réel Chromis	« Vauius »	Varius	Alexandre-Alexis	Varus	Alexandre-Alexis	Varus	Varus-Chromis	tres pueri
Menalcas	Mnasyllus			Cébès-Menalcas		Cébès-Menalcas	Virgile	Tucca-Mnasyllus	
Iollas, maître d'Alexis				Pollion, donateur d'Alexandre-Alexis		Mécène, donateur des trois « furores » de Virgile		Mécène, maître d'Hieria	Pollion, maître d'Alexandre. Mécène, maître de Seria

telle que nous la lisons chez Porphyrion, est en contradiction avec celle que rapporte Servius, comme d'ailleurs avec celle que contient Donat. Il y a cependant un élément commun : c'est que, chez tous trois, il s'agit d'une malhonnêteté commise par Varius et ayant pour objet de s'approprier une tragédie. Porphyrion confirme même très opportunément le récit de Donat sur un point capital, en nous rapportant lui aussi que la tragédie volée était le *Thyeste.*

D'autre part, la confusion commise, d'après Dessau et Schanz, par Porphyrion, entre Lucius Varius, le poète, et Quintus Varius, le meurtrier de Cassius, ne peut avoir eu lieu que s'il existait, antérieurement à Porphyrion, une tradition assez répandue accusant un Varius d'avoir dérobé le manuscrit de la tragédie intitulée *Thyeste.*

Il n'est pas douteux, néanmoins, que la tragédie *Thyeste* soit bien de L. Varius Rufus : Quintilien[1] et Tacite[2] la lui attribuent formellement et, pas plus que Martial[3] ni que l'auteur de la *Laudatio Pisonis*[4], ils ne paraissent avoir jamais entendu parler du vol. L'unique didascalie que nous possédions relativement au *Thyeste* figure dans le *Parisinus* 7530, du VIII^e^ siècle : *Lucius Varius cognomento Rufus Thyesten tragoediam magna cura absolutam post Actiacam uictoriam, Augusto ludis eius in scaena edidit; pro qua fabula sestertium deciens accepit.*

Nous constatons ainsi que l'accusation de vol avec, occasionnellement, le scabreux épisode de l'adultère, n'apparaît que chez les scholiastes et chez Donat et qu'elle semble remonter à une époque postérieure à Martial.

Il faut observer que Varius, poète officiel d'Auguste, auteur de plusieurs œuvres hautement estimées par les anciens, n'a jamais été accusé de vol que pour un seul de ses poèmes : le *Thyeste*, et que, par ailleurs, cette tragédie n'est jamais présentée comme ayant été dérobée que par le seul Varius (ou par son quasi-homonyme Varus). Enfin, dans toute l'histoire du théâtre romain, il n'existe, à ma connaissance, qu'une seule pièce dont les anciens *grammatici* aient rapporté que son véritable auteur en avait été frustré par la déloyauté d'un ami, l'intervention de Plotia Hieria

1. *Instit. Orat.*, X, 1, 98.
2. *Dial. orat.*, 12.
3. *Epigr.* VIII, 18, 5; 56, 21; XII, 41
4. V. 238.

dans la version de Servius aboutissant, en dernière analyse, à faire de Varius-Varus le seul bénéficiaire du détournement.

Nous sommes amenés, assez naturellement, à nous demander quel peut avoir été le sujet du *Thyeste* de Varius. Hélas ! de cette œuvre si célèbre et qui avait passé pour un des événements littéraires les plus importants de l'époque augustéenne, il ne nous reste même pas les sept ou huit vers dont parle F. Plessis[1], mais à peine une phrase de deux demi-vers citée par Quintilien. Voici dans quel contexte (III, 8, 44-45) : 44. *Interim si quis bono inhonesta suadebit, meminerit non suadere tamquam inhonesta, ut quidam declamatores Sextum Pompeium ad piraticam propter hoc ipsum quod turpis et crudelis sit, impellent. Sed dandus illis deformibus color, idque etiam apud malos; neque enim est quisquam tam malus ut uideri uelit. Sic Catilina apud Sallustium loquitur, ut rem sceleratissimam non malitia sed indignatione uideatur audere; sic Atreus apud Varium* :

iam fero (inquit) infandissima,
iam facere cogor.

Ainsi, Quintilien approuve Varius d'avoir coloré, au moyen d'euphémismes adroits (*infandissima-cogor*), une idée qu'un déclamateur aurait formulée en termes violents. C'eût été une faute de la part de Varius que de mettre en scène un Atrée qui aurait voulu non seulement être méchant, mais aussi le paraître. Cependant, quels peuvent avoir été les actes que cet Atrée qualifie d'*infandissima* et qu'il déclare subir (*iam fero*) au moment même où il se dit contraint à en commettre de semblables (*iam facere cogor*)? Le titre de la tragédie (*Thyeste*) nous atteste que le frère d'Atrée y jouait un rôle de premier plan. Citant un autre passage de Quintilien où l'on voit dépeint le masque porté par l'acteur qui jouait Aeropé dans la tragédie (*Aerope* [*persona*] *in tragoedia tristis*), U. v. Wilamowitz[2], a reproché à Ribbeck de n'avoir pas rapporté cette donnée au *Thyeste* de Varius. « Car à quoi d'autre cela se rapporterait-il? Aeropé n'est pas une figure consacrée par la tradition, comme celles qui sont citées après elle (chez Quintilien) : Médée, Ajax, Hercule. Il n'est pas sans importance que nous sachions qu'elle intervenait chez Varius entre l'époux et le séducteur. »

1. *La poésie latine*, p. 286.
2. U. von Wilamowitz, dans *Hermes*, 34 (1899), p. 226.

Conjecture brillante, certes, mais trop peu certaine pour que nous en tirions argument. Qu'Aeropé ait ou n'ait pas figuré parmi ses personnages, Varius, en composant un *Thyeste* où l'on entendait Atrée prononcer les mots cités plus haut, devait nécessairement évoquer les traditions antiques et universellement connues qui rapportaient les dissensions fratricides des enfants de Pélops. Cette légende avait été, dès avant l'époque de Varius, clairement résumée par Apollodore (*Epît.* II, 10-11). J'en emprunte la traduction au savant ouvrage de M. Severyns, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque*, p. 230 : « Pélops eut pour fils Pittheus, Atrée, Thyeste et d'autres. Aéropé, femme d'Atrée et fille de Catreus, s'enamoura de Thyeste. Et Atrée fit vœu un jour de sacrifier à Artémis le plus beau de ses agneaux. Or, à ce qu'on rapporte, un agneau d'or parut dans le troupeau et Atrée ne tint point sa promesse. — Il étrangla l'agneau, le mit dans un coffret pour le garder. Aéropé prit le coffret et le donna à Thyeste, son amant. Or, les Mycéniens avaient reçu un oracle leur disant de choisir pour roi un fils de Pélops : et ils avaient mandé Atrée et Thyeste. Et, cette royauté étant discutée, Thyeste dit à la foule qu'il faudrait faire roi celui qui possédait l'agneau d'or. Atrée ayant consenti, ce fut Thyeste qui put montrer l'agneau et il fut nommé roi. »

Rappelons-nous que la version la plus riche en détails des amours adultères de Virgile et de Plotia Hieria est celle que nous trouvons chez Servius, à propos des vers de l'Églogue III, où Virgile parlait du vol d'un bouc. Il semble que les scholiastes, dont Servius rejette la théorie, ont eu recours, pour expliquer allégoriquement ces vers, au contenu de la tragédie *Thyeste*, dont ils devaient connaître à tout le moins un résumé. Seulement, fidèles à leur esprit de système, qui les amenait à transporter allégoriquement toutes les données littéraires dans le domaine biographique, ils se seront livrés cette fois à une double transposition : ils auront interprété une histoire de vol évoquée par Virgile et une histoire de vol mise en scène par Varius, en supposant que, dans la réalité, Virgile avait été volé par Varius. Servius, du moins, a eu le mérite de ne pas admettre que la femme aimée par Virgile-Corydon, et qu'il appelle Leria, ait pu être l'épouse du « Varus » dont il avait entendu parler à propos du bouc volé de l'Églogue III.

Mais, d'une part, Donat, et, d'autre part, Porphyrion, Philargyrius et l'auteur des Scholies de Berne n'ont pas eu ce scrupule : ils

ont adopté avec empressement le singulier amalgame par lequel Virgile et Varius se voyaient attribuer les mythiques mésaventures des Pélopides. Seulement, l'histoire était fort embrouillée, si bien que nous n'en retrouvons plus, chez eux, que les *disiecta membra*, non toutefois sans que nous ne puissions parvenir, comme Thyeste lui-même, à en reconnaître l'origine. Voici, en effet, comment se décomposent et la légende et ses applications allégoriques. Le texte cité à gauche est celui d'Apollodore :

1° Deux frères.

Apollodore : Atrée, Thyeste.

Schol. Bern. :
Varus condiscipulus Vergilii quem *fraterno amore dilexit.*

2° L'un des deux a une femme (ou une maîtresse).

Aerope, femme d'Atrée.

Schol. antér. à Servius :
Varus habuit uxorem litteratissimam.
Asconius Pedianus, d'après Donat :
Plotia Hieria... *a Vario...*
Schol. Bern. et Philargyrius :
Quidam *Vari amicam.*

3° Partage...

Aerope, femme d'Atrée, s'enamoura de Thyeste.

Schol. antér. à Servius :
Varus... habuit uxorem... cum qua *Vergilius adulterium solebat admittere.*
Tradition antérieure à Donat :
Consuesse eum (Vergilium) cum Plotia *Hieria.*
Asconius Pedianus, d'après Donat :
inuitatum a Vario ad *communionem* sui...
Servius :
Tres dicitur *Vergilius amasse...* cum *Leria* puella.

4° La femme adultère remet à l'un des frères un objet de valeur appartenant à l'autre.

Aerope donna le coffret à Thyeste, son amant.

Schol. antér. à Servius :
Vergilius dedit (Vari uxori) tragoediam quam illa marito dedit.

5° L'objet était enfermé dans un coffret et le voleur emporte contenant et contenu.

Il étrangla l'agneau, le mit dans un coffret pour le garder. Aerope prit le coffret et le donna à Thyeste, son amant.

Porphyrion :

Varius... perempto eo (Cassio Parmensi) *scrinium cum libris tulit.* Unde multi crediderunt Thyesten Cassi Parmensis fuisse.

Cette confrontation, hâtons-nous d'en convenir, n'explique pas tous les éléments de l'imbroglio. Ainsi, on se demande comment Asconius Pedianus avait pu rapporter la plus absurde peut-être parmi les versions du roman : celle d'après laquelle Varius lui-même aurait invité Virgile à partager avec lui les faveurs de Plotia. Il faut se rappeler que nous ne pouvons entrevoir le témoignage d'Asconius Pedianus qu'à travers les obscurités de Donat. Il me paraît vraisemblable qu'Asconius ne s'est trouvé mêlé à cette affaire que parce qu'il avait cité l'épigramme de Domitius sur la femme qui rendit ennemis « Vavius » et son frère.

D'autre part, on peut s'étonner de ce que, chez les scholiastes consultés par Servius, la femme infidèle fait profiter de son détournement non son amant, mais son mari, alors que, dans la légende, Aerope vole son époux à l'avantage de Thyeste. Mais, avant de parvenir à Servius, l'aventure prêtée au trio Virgile-Varius-Plotia, par suite de la confusion que je suppose avoir été commise entre le contenu mythique du *Thyeste* et la vie réelle des trois personnages, devait avoir subi déjà toute une évolution. Le résumé qu'en fait Servius répond à des questions fort naturelles : comment Virgile n'a-t-il pas protesté hautement lorsqu'il a appris que Varius avait lu publiquement le *Thyeste* en le donnant pour une œuvre de lui? C'est que Virgile avait abandonné la propriété littéraire de sa tragédie en en remettant le manuscrit encore inédit (*scriptam tragoediam* opposé à *hanc recitauit Varius*) à son amante. Mais comment Varius, lui, a-t-il pu s'approprier une œuvre de son ami? C'est que Plotia, loin de lui révéler qu'elle devait la tragédie à Virgile, lui a fait croire qu'elle était elle-même l'auteur de ce poème. Mais était-ce croyable? Oui, car cette femme, racontaient les scholiastes, était *ingeniosa, ingeniosissima*, ou même *litteratissima*, ce dernier terme paraissant bien avoir été forgé tout exprès pour donner au roman le minimum requis de crédibilité. Il faut

noter d'ailleurs que, chez les autres scholiastes, il ne s'agit pas d'une *uxor*, mais d'une *amica* de Varius.

De toute façon, Virgile gardait un rôle avantageux : il n'était ni le mari trompé, ni l'ami plagiaire. En se bornant à faire, dans l'Églogue III, une allusion aussi indirecte à l'indélicatesse de son confrère, il ne se départissait point de cette sereine indifférence de grand seigneur des lettres que lui avaient si curieusement prêtée les allégoristes.

Quant au récit du vol du *Thyeste* raconté par Porphyrion, il contient un élément dont nous apercevons maintenant la raison d'être : c'est la mention de l'écrin dérobé par Q. Varius à Cassius de Parme et emporté avec les livres qu'il contenait. Ce détail n'a pas son correspondant chez les scholiastes de Virgile ; il ne peut guère remonter, en dernière analyse, qu'à un résumé mal compris du *Thyeste*. En effet, dans ce résumé, comme on le voit chez Apollodore, le coffret renfermant l'agneau d'or constituait un élément nécessaire à la vraisemblance du récit, car, si Atrée accepte la proposition de Thyeste relative à la désignation du roi, c'est qu'il ignore qu'Aéropé lui a dérobé le coffret dans lequel il avait caché l'agneau d'or pour ne pas devoir le sacrifier à Artémis. Au contraire, chez Porphyrion, on ne s'explique pas du tout ce que vient faire l'écrin emporté avec les œuvres du poète, à moins qu'on n'admette que cette précision inattendue remonte au sujet même de la tragédie prétendûment volée par Varius.

Quant au nom Hieria (variantes : Leria ou Seria), qui a un faux air de féminin grec, j'aurais dû, pour bien faire, le retrouver dans la tradition des tragiques. Sur ce point, mes recherches ont été vaines...

Avouons qu'il y avait de quoi s'égarer dans un pareil réseau de faits mythologiques rapportés pêle-mêle avec des indications biographiques relatives à Varius et avec d'imaginaires allusions subtilement prêtées aux vers les plus innocents de la troisième Églogue. Comme on le voit dans certaines pièces de Shakespeare ou de Pirandello, les interprètes ont confondu la fiction avec la réalité au point d'en faire le plus étonnant des alliages. Et, comme il arrive souvent aux spectateurs de ces comédies compliquées, les critiques modernes ont encore enchéri sur l'involontaire fantaisie des personnages mis en scène.

Jean HUBAUX.